L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 14 MAI 1887. 60me Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 14 MAI 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an.....$2 00
Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75
Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandons, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse Arcade

PAR HORY & O'CONNOR.—Propriété à Mc Donoghville. Le lot au coin des rues Aline et Laurel.

PAR MACON PAUL & ROBINSON.—La grande et agréable maison de résidence No 240 rue Royale, entre St Philippe et Ursulines.

PAR W. I. HODGSON.—Belle maison de résidence pour famille, connue comme "maison Conger" située coin des rues St Charles et Sud et faisant face à la Place Lafayette.

PAR JAS P. GUINAULT. — Résidence pour tous, un lot de terre situé dans le Sixième District. Maison rue Chestnut, près Napoléon Avenue.

PAR LE SHÉRIF.—Un lot de comptes ouverts. Droits d'occupation de valeur et un lot de comptes à recevoir.

La situation en Europe.

Après la violente commotion provoquée, brutalement, de dessein prémédité, par M. de Bismarck, afin d'enlever, par la terreur, le septennat dont il croyait avoir besoin—commotion suivie d'une accalmie de quelques semaines—l'Europe vient de recevoir une nouvelle secousse, qui, grâce à Dieu, n'a pas duré. Elle respire plus à l'aise—momentanément. Combien de temps cela durera-t-il? Personne ne le sait, et il faudrait être possédé de la folie de l'optimisme, pour avoir la moindre confiance dans l'avenir. Un journal allemand, qui a beaucoup trop fait parler de lui, dans ces derniers temps; un des "reptiles", qui, au commencement de l'année, sous l'inspiration du chancelier rageur, ont lancé le plus de venin sur la France—la trop fameuse *Post* de Berlin—caractérisait ainsi, il y a quelques jours, la situation, à sa manière :

"Aujourd'hui chaque gouvernement jure qu'il débordera de sentiments pacifiques et que, pour donner satisfaction à ces sentiments, il fait que le pays demeure en armes. Il serait bon, cependant, de dire franchement la vérité. A l'Est et à l'Ouest, il y a des gens qui font tout pour faire éclater la chaudière dans laquelle bout la vie nationale, et, comme l'Allemagne est l'Etat sur lequel on voudrait répandre le liquide brûlant, il faut qu'elle forge, chaque jour, un nouveau cercle de fer pour empêcher la chaudière d'éclater, à droite et à gauche." Et autre part "nous armons, assurons-nous, dans l'unique but de maintenir la paix; rien naturellement, les autres en font autant."

Il y a beaucoup de vérité dans ces paroles, si imprégnées qu'elles soient de l'esprit allemand. La situation est véritablement intolérable. Il faut qu'elle aboutisse, avant longtemps, à quelqu'affroyable catastrophe. Il n'est pas de nation qui ait un instant de tranquillité; qui ne soit occupée à se forger, constamment, des armes nouvelles et une pluie littéralement sous la forme de impôts. La France, toujours sur des charbons ardents, n'a, certes, pas à se féliciter de l'état de choses où elle se trouve réduite, mais c'est encore elle qui souffre le moins. L'Allemagne est aux abois. L'Autriche-Hongrie est plus que pauvre, plus meurtrie que ses deux voisines; sa caisse est vide; elle ne sait à qui s'adresser pour avoir de l'argent, et, néanmoins, il lui en faut dépenser énormément afin de pouvoir faire face à une guerre qui doit éclater foudre, d'une heure à l'autre, et à laquelle elle sera bien obligée de prendre part.

La Russie est travaillée par deux plaies affroyables: la ruine et le nihilisme. La misère y est hideuse, générale: pas une classe n'y échappe, pas l'émancipation des moujicks a réduit les nobles à un état de détresse incroyable. Les grandes familles avaient, de temps immémorial, l'habitude de faire élever leurs enfants à l'étranger; elles sont obligées de les rappeler près d'elles, incapables qu'elles sont de supporter les frais de leur éducation. Du côté du Volga, ce sont des bandes considérables de paysans abandonnant les lieux où ils ont vécu, se traînant, péniblement, vers les régions asiatiques, dans l'espoir d'y trouver de quoi ne pas mourir de faim. L'aristocratie, appauvrie, fait une guerre sourde au gouvernement et la moitié de ses membres est atteinte du virus nihiliste. Dans ce pays, la classe des conspirateurs ne se recrute point dans les bas fonds de la société, mais parmi les nobles, les étudiants, les hauts commerçants, les officiers de l'armée, les employés de la cour. Dans le procès qui vient de se juger—et il s'agissait de l'assassinat d'Alexandre III, on comptait huit étudiants de l'Université de St. Pétersbourg—tous de 20 à 23 ans. Les trois femmes étaient, la première, une institutrice; les deux autres, des doctoresses. C'est infortunés sont parfaitement convaincus qu'ils se dévouent à une cause sainte; ils ont fait le sacrifice de leur vie et marchent, sans broncher, à la mort. Leur fanatisme fait frémir, et l'on se demande comment une société si profondément minée ne fait pas explosion. On aurait tort de croire que le mal n'existe que dans une partie du pays: toutes les provinces en sont atteintes, aussi bien que toutes les classes.

Au-dessus de tout cela, le Czar gardé à vue, n'osant faire un pas, sans être entouré de milliers de soldats chargés de défendre sa vie. Le luxe dont il est entouré, est faux, car il n'y a pas d'argent dans le trésor. S'il se fait pas la guerre, dit-on, c'est par prudence, par sagesse, pour éviter à l'arbitre de l'Europe et à lui-même la honte de cela, il est probable qu'on se trompa. Il ne fait pas la guerre, parce qu'il lui manque le nerf de la guerre; parce que la détresse financière est telle, que la banqueroute, la hideuse banqueroute est aux portes de son palais. Dans un tel état, dans une pareille situation, arrive-t-il à entretenir, même sur le pied de paix, une armée de près de deux millions d'hommes, qui, le plus souvent, ne sont point payés! C'est un mystère qu'il est difficile d'expliquer.

Dans cette malheureuse Europe, jetée dans le désordre par les orgueilleuses folies de M. de Bismarck, la Russie est, certainement, le plus désordonné de tous les pays.

Laissons de côté, pour aujourd'hui, l'Angleterre, qui n'a qu'un pâtre rôle à jouer dans les terribles questions qui s'agitent. C'est bien assez pour elle d'avoir à traîner, misérablement, le boulet de l'Irlande, qu'elle s'est rivée bénévolement au pied et dont elle s'obstine à ne pas se délivrer.

Si nous passons aux puissances de deuxième, de troisième ordre, même déplorable tableau. Qu'y a-t-il de plus intéressant que la Belgique, la plus admirable fourmilière de travailleurs! Son existence, son intégralité, sont garanties par les traités. C'est un Etat neutre que certains gouvernements se sont engagés à soutenir, en cas d'attaque. Il n'en est pas moins vrai que le jour où M. de Bismarck la trouvera sur son passage, il n'hésitera pas, une minute, à violer son territoire; il lui passera sur le corps, sans en demander la permission à personne, pas même à l'Angleterre qui ne compte pas à ses yeux, va qu'elle n'est pas une puissance continentale, qu'elle n'a pas et n'aura jamais d'armée, malgré la bravoure très incontestable de ses quelques soldats. Et voici le pauvre Belgique, aussi affolée que les autres, qui élève, partout, des fortifications et double, triple, quadruple ses bataillons et le budget de son armée. A-t-elle tort? Malheureusement non. Elle fait bien de ne pas s'endormir dans une sécurité dangereuse; elle sait que les traités ne sont qu'une feuille de papier que, le cas échéant, les forts ne se font aucun scrupule de déchirer.

Qu'y a-t-il de plus innocent que la Suisse, brave république qui se gouverne elle-même, comme elle l'entend, et est parfaitement exempte d'ambition? Que demande-t-elle? Qu'on la laisse tranquille chez elle. Eh bien, elle se sent mal à l'aise, toute forte qu'elle semble être de sa neutralité; elle est en chevée entre quatre pays qui ont des armées formidables: la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie. Elle a été obligée d'augmenter l'effectif de son armée. Le gouvernement de la Confédération a demandé, non pas précisément un septennat—comme M. de Bismarck—mais une sorte de trienuat, et il l'a obtenu; un système de manœuvres annuelles, et il l'a obtenu; puis, outre une armée active, une Landsturm ou armée territoriale, et il l'a obtenue. On est soldat, dans la pacifique Suisse, de 20 à 32 ans; puis de la landsturm de 32 à 55 ans—c'est-à-dire qu'on y est susceptible de se faire casser la tête, pendant 35 ans de sa vie. Le dernier recensement de la Suisse, qui date de l'an dernier, accuse 2,831,787 habitants. Le *Nouvelliste* publique Helvétique peut mettre à cette heure, sur pied, plus de 500,000 hommes: 201,225 pour l'armée active, 300,000 pour la Landsturm. C'est presque le quart de la population totale, y compris femmes, enfants et vieillards. Voilà ce l'on en est dans le pays des glaciers et du Ranz des Vaches. C'est une insanité, mais une nécessité.

Il est inutile de pousser plus loin le tableau de l'état de l'Europe; tout le monde se sent dans le faux, tout le monde a horreur de la situation et personne n'ose chercher à en sortir. Chacun a peur de protester, pour ne pas encourir l'animadversion de M. de Bismarck. Au lieu de travailler à alléger le fardeau dont on est écrasé, on l'alourdit, tous les jours; cela durera jusqu'à ce qu'un terrible craquement se fasse sentir sur un point et entraîne un effondrement général.

On a reproché, avec raison, à l'Angleterre de fomenter les troubles, de payer que du mal d'autrui; jamais elle n'a occasionné la moitié des désordres et des ruines qu'amoncelle aujourd'hui le chancelier, en Europe, pour la satisfaction criminelle de son insatiable ambition.

Les humeurs de l'estomac, le Salt Rheum, et toutes les maladies du sang sont radicalement guéries par la Salsepareille d'Ayer.

LOUISIANE.

La *Sentinelle*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 7 mai :

On se livre, en ce moment, à la récolte de la pomme de terre; le rendement paraît satisfaisant et les prix actuels. S'ils se maintiennent, sont assez encourageants; on s'est, depuis longtemps déjà habitué à n'être pas trop exigeant. La canne et le maïs se présentent, partout, sur le Bayou Lafourche, dans des conditions très favorables et donnent l'espoir du fermier. Nous trouvons les nuits un peu froides pour la végétation; nous aurons assez tôt à nous plaindre d'un excès opposé.

—Une bonne partie du maïs a déjà reçu le dernier sarclage; il est très avancé; il est à croire qu'il ne sera pas, cette année, envahi par les mauvaises perles.

—La crevasse qui s'est déclarée sur l'habitation de M. Ernest Knoblech, il y a quelques mois, est en voie de réparation. Les travaux nous ont paru, il y a quelques jours, assez avancés; ils constituent une digne suffisante pour empêcher l'écoulement des eaux sur les terres environnantes. Ces travaux sont beaucoup facilités, maintenant, par la baisse du bayou—baisse tellement accentuée, qu'on se demanderait s'il serait possible d'irriguer les champs de riz au moyen des dalles. Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons qu'on vient de terminer la clôture de la crevasse. Les travaux ont été conduits par MM. W. Hébert et Alidor Robichaux.

Ces messieurs espèrent qu'avec quelque vigilance et un peu de travail supplémentaire, les riverains pourront s'en donner, en toute sécurité, à la culture du riz et des autres produits de notre sol.

—Nous assistons, en ce moment, à une crue assez prononcée; nous avons, par conséquent, l'espoir que ni la navigation ni l'irrigation de nos rizières ne seront interrompues, de sitôt, par le fait du manque d'eau.

—Décédée, à Raceland, paroisse Lafourche, à l'âge de 28 ans, Mme Ch. J. Gonzalès, née Laura M. Sevin.

—Décédé, sur le Bayou Lafourche, près Thibodaux, M. Norbert Bourgeois, âgé de 82 ans.

Les obsèques ont eu lieu, le lendemain, en l'église St. Joseph.

—Marié, à l'église N. D. du Rosaire, M. Louis Terrebonne à Mlle Amanda Giselar.

Marié, dans la même église, M. Denys Adam à Mlle Adolphine Bourgeois.

Marié, M. Lucius Lescale à Mlle Julia Galjour, par le Rév. J. Lavaquery.

Le *Patriot-Democrat*, Clinton, paroisse East Feliciana, du 7 mai :

Décédée, chez M. R. G. Gordon, Mlle Elisa Jane Ford, à l'âge de 52 ans.

Décédé, à Jackson, Louisiane, à l'âge de 66 ans, M. Ch. S. Morwood.

Nous lisons, dans la *Gazette* d'Amite City :

"Nous ne sommes plus complètement à la merci du chemin de fer Illinois Central. Nous avons vu, mercredi dernier, une lourde charratte, chargée de fret, qui nous arrivait par la voie de Springfield. On nous affirme que, par ce nouveau moyen de transport, le fret est bien meilleur marché que par la voie ferrée".

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 7 mai :

—Le peanier—

Si l'eranger a des fruits d'or, aussi beaux que ceux du Jardin des Hespérides, nous pouvons voir des milliers et des milliers de dollars suspendus aux branches du peanier louisianais et qui tombent en automne, à la chute des feuilles.

Il n'y a qu'à les ramasser, pourvu toutefois, mes bons amis, que vous vous soyez donné la peine de planter et de soigner l'arbre qui rapporte des dollars.

Et cet arbre n'est ni le lilas, ni le saule, ni le piquant-amourette, à l'ombre duquel on ne doit pas impudemment s'asseoir.

Mais la peanne, voyez-vous, est tout simplement délicieuse. La noix a été dents d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde pour en croquer nos milliards de peanes.

Croyez aussi que le nougat aux peanes n'est point à dédaigner.

Qu'en pensez-vous, mademoiselle; et vous, madame?

Et nous nous étonnons vraiment que la Louisiane, découverte depuis 373 ans, ne soit pas aujourd'hui couverte par ces arbres majestueux et merveilleux qui sont une véritable richesse et qui devraient être notre orgueil.

Est-ce la terre qui nous manque?

Nous ne sommes pas un million de chrétiens, bons et mauvais, sur un territoire qui pourrait et en nourrir vingt millions.

Est-ce la peine?

Le peanier conte peu à planter et à soigner. Il est ici chez lui, dans son sol, son air et son ciel. Aucun ouragan ne le déracine. Quand il a sept ou huit ans, même moins, il n'a plus besoin de nous. Et il vit des siècles, donnant sans se lasser et se mourant que pour nous fournir un bois de chauffage cher aux ménagères.

En vieillissant, sans doute, le peanier prend barbe; mais nous pouvons très bien la lui couper, et nous avons que le crin végétal fait d'excellents matelas sur lesquels on dort très bien seul ou à deux.

Nous connaissons plus d'un peanier en Louisiane qui rapporte aux bonnes années $150 ou $160 à son propriétaire.

Et dire que ce propriétaire, qui peut avoir soixante-cinq ou soixante-dix ans, n'en a que deux ou trois sur une plantation de mille ou quinze cents acres de terre!....

Est-ce raisonnable de nommer *plantation* une habitation sur laquelle on ne *plante* rien, ou pas grand'chose?

—Ni trop haut ni trop bas, et navigable en toute saison, voilà comment nous voudrions voir notre bayou Lafourche.

Cette année, le Mississippi ayant baissé de bonne heure, le bayou a fait de même, et nous n'avons à craindre ni trouées, ni crevasses, ni inondations, Dieu merci.

Mais nos riziers auront à faire manœuvrer la pompe.

On n'a rien sans peine.

—Il nous est survenu, mardi soir, une excellente ondée qui a abattu la poussière, rendu la vie à nos champs, à nos jardins, et fait reprendre, partout, la végétation.

—Nous appelons l'attention de nos planteurs sucriers sur l'avis publié par MM. Kirchhof frères. On y verra qu'il s'agit de faire un bon choix pour l'érection d'une usine centrale. Il est généralement admis que l'usine centrale est le seul moyen d'assurer la prospérité à l'industrie sucrière en souffrance.

Ce qui nous a maintenus si longtemps dans la gêne, dans notre paroisse, c'a été l'énorme capital qu'il a fallu employer à l'achat des machines. Ces machines, on nous les offre, aujourd'hui. Peut-on trouver, dans tout l'Etat, une meilleure localité que la nôtre pour établir l'usine en question? Nos terres sont fertiles, productives, cultivées selon les données scientifiques les plus modernes. Une voie navigable est nos seulement une exploitation en grand, mais encore une sorte de station expérimentale; or, les habitations Belle Alliance et Elm Hall sont dirigées conformément au système d'une station expérimentale: les divers propriétés achètent déjà des cannes à la tonne et allez roulent pour les habitations environnantes.

Nous demandons que le sujet soit mis à l'ordre du jour de la prochaine séance de l'Association agricole de la paroisse Assomption.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 7 mai :

La pluie de mardi dernier a été accueillie avec joie par tous; elle a fait grand bien aux champs, aux jardins. Il régnait bien des anxiétés, parmi nous; elles se sont dissipées, depuis lors.

La *Review*, Morgan City, paroisse Ste-Marie, du 7 mai :

Le Dr Darrall fait construire une nouvelle levée derrière son habitation Avoca; il y a déjà un mille environ d'achevé. Le Dr se sert d'un drague-Menge dont il dirige le fonctionnement lui-même. Il creuse un canal de 18 pieds de large et de 6 pieds de profondeur. Sa levée a 9 pieds de haut et une base de 40 pieds. Il lui faut encore deux mois pour achever ce grand travail, qui s'étend sur plus de 2 milles de longueur. Grâce à cette levée, 10 acres de bonnes terres, jusqu'ici restées en friche, vont être mises en culture.

Le Dr a, sur ses deux propriétés Avoca et Oakley, 412 acres de cannes qui sont superbes; il compte sur un très abondant rendement.

—Le juge Collin vient de passer par Thibodaux, en rendant à Baton-Rouge où il va recevoir, du gouvernement sa commission de commissaire du district d'huitres qui, s'étend entre la Balise et l'embouchure de l'Atchafalaya.

Il est absolument besoin d'arrêter la destruction des bancs. Si quelque continuent comme elles vont maintenant, il n'y aura, bientôt, plus d'huitres sur la côte du golfe.

Si votre sang est vicié, purifiez le sans délai en vous servant de la Salsepareille d'Ayer. Remède sur et efficace.

France et Allemagne.

Le *Post* de Berlin, du 25 avril, publie sous ce titre : "*la Guerre ou la Paix*," un article dont voici la dernière partie :

"On reconnaît que le danger qui peut menacer la paix n'émane pas des fautes ni de l'ambition de tel ou tel gouvernement, mais d'une situation très délicate de rapports entre les deux grandes nations de l'Est ou de l'Ouest.

"Cet état de choses impose à la nation allemande le fardeau d'armements de plus en plus onéreux. Cette situation est désagréable et gênante. Nous nous sommes, à titre de consolation, accoutumés à une locution que l'on commence à retourner contre nous.

"Nous assurons constamment que nous armons et que nous armons dans l'unique but de maintenir la paix: naturellement, les autres disent maintenant: "Nous pouvons en faire autant." Et aujourd'hui chaque gouvernement assure qu'il déborde de sentiments pacifiques et ne pense qu'à donner satisfaction à ces sentiments, il faut que la nation et le pays demeurent sous les armes. Il serait bon que nous puissions avoir le courage de caractériser la situation franchement telle qu'elle est. Nous dirions alors à peu près ceci :

"A l'Est et à l'Ouest, il y a des gens qui font tout pour faire éclater la chaudière dans laquelle fermente et bout la vie nationale. Cela posé, comme l'Allemagne est le pays sur lequel on voudrait répandre le liquide brûlant, il faut que l'Allemagne forge chaque jour un nouveau cercle de fer pour empêcher la chaudière d'éclater à droite et à gauche."

"Telle est la véritable situation. Quel développement prendra-t-elle? Tant que la situation n'aura pas changé, il faut tenir compte de la possibilité de voir la chaudière éclater, malgré les cercles de fer qui l'entourent. Si elle éclate, les cercles de fer serviront toujours à empêcher que la vapeur ne se répande bruyamment sur le voisin. Il y a des moments où l'on serait tenté de désirer que la catastrophe se produisit le plus tôt possible. Mais notre devoir, à nous autres Allemands, c'est d'attendre et de nous tenir prête."

On sait que le *Post* aime les sujets belliqueux et que M. de Bismarck s'en sert souvent pour y manifester ses idées.

L'ne dépêche de Vienne, 28 avril, adressée au *Matin* donne quelques renseignements sur l'impression ressentie actuellement en Autriche à propos de cette affaire. Si l'on ne croit pas que la guerre puisse en sortir, on suppose que la paix ne durera pas bien longtemps :

"Notre ambassadeur à Berlin et le prince Reuss, ambassadeur d'Allemagne ici, ont assuré le comte Kalnoky, il y a trois jours, que M. de Bismarck maintiendrait la paix, de toute façon.

"Suivant les informations d'une bonne source que j'ai prises à ce sujet, il est certain que le parti de la guerre, M. de Moltke en tête, a profité encore une fois de l'incident, pour faire valoir ses raisons en faveur d'une guerre immédiate.

"L'éventualité d'une participation de la Russie au prochain conflit, n'arrête pas les partisans de la guerre.

"L'état-major prussien a prévu naturellement ce cas de double attaque, et l'opinion qui règne dans les cercles militaires est qu'Allemagne russe est actuellement peu redoutable.

"D'après ceux qui professent cette opinion, la Russie n'est pas prête et le corps des officiers est travaillé, dans des proportions effrayantes, par le nihilisme.

"Les efforts du parti militaire échouent donc devant la résistance de M. de Bismarck qui déclare ouvertement qu'une partie dans ces conditions lui paraît trop périlleuse.

"Nous pouvons, en conséquence, croire que la paix est encore une fois sauvegardée; mais l'impression que j'ai recueillie ici, dans les cercles diplomatiques, sur les suites de l'affaire Schnaebelé est celle-ci. La tension des rapports entre la France et l'Allemagne, augmentée par ce dernier incident, ne peut durer. Si M. de Bismarck ne cède pas aux raisons du parti de la guerre, c'est qu'il veut essayer, à un moment donné, de reprendre une politique d'entente entre les deux gouvernements afin d'arriver à un rapprochement.

"Pour le chancelier, la politique de revendication de l'Alsace-Lorraine n'est pas celle que la majorité de l'opinion publique française impose en ce moment.

"Le jour où M. de Bismarck verra que ses efforts ont été vains à détourner l'objectif de la France de l'Alsace-Lorraine, il cédera et la guerre deviendra inévitable dans un avenir prochain."

L'opinion tend, du reste, à s'accréditer qu'après cette affaire, les Allemands en provoqueront une autre, mais plus habilement. S'ils cèdent pour cette fois, c'est que les ordres ont été mal exécutés et qu'ils ont trop manifesté tôt.

Les Allemands, et surtout les Autrichiens, ne comprendraient pas une guerre entreprise avec de si tels prétextes. On cherchera mieux.

On lit, dans la *République Française* :

La plupart de nos confrères se sont préoccupés de la situation qui serait faite à la France dans l'éventualité d'un conflit avec l'Allemagne, au sujet des rapports télégraphiques; on a été jusqu'à dire que l'Allemagne, étant donné sa position géographique, serait l'intermédiaire forcée entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, et que notamment les dépêches envoyées de France à Saint-Pétersbourg seraient transmises fondement par la voie de Berlin.

Cette nouvelle alarmante est, fort heureusement, inexacte.

Depuis 1872, les télégrammes sont expédiés de Paris à toutes les stations orientales, "européennes ou asiatiques", par la Compagnie des télégraphes du Nord. Ainsi il est d'usage de ne télégraphier avec le nord de la Russie que par le Danemark, puissance amie.

Dans le cas même où le Danemark serait envahi par les troupes allemandes, les communications de Paris à Saint-Pétersbourg n'en seraient pas interrompues, mais à peine retardées de quelques quarts d'heure; car les télégraphes du Nord peuvent transmettre les dépêches par l'Angleterre, la Suède et la Norvège, le Danemark et de là jusqu'à l'extrémité de l'Asie.

Tout est immense réseau est absolument sentre en cas de guerre. Nous l'avons d'ailleurs éprouvé pendant la campagne du Tonkin où nos télégrammes allaient et venaient sans passer par l'Allemagne.

Du reste, cette voie est si généralement adoptée qu'il faut "mentionner l'itinéraire et écrire rie Berlin, si l'on désire que les dépêches prennent la route allemande, ce qui n'arrive que dans les cas exceptionnels, afin de gagner un *quart d'heure*, grâce à la bonne organisation de la télégraphie allemande qui est une des plus expéditives du monde.

Nous sommes redevables de cet état de choses à M. Thiers qui, le 12 octobre 1872, a conclu avec la Société danoise des télégraphes du Nord une convention qui ne prendra fin qu'en 1897.

Les inquiétudes au sujet de la sécurité de nos rapports télégraphiques en temps de guerre manquent donc absolument de raison. Le cas prévu peut aujourd'hui impunément se présenter.

Nos communications sont assurées de tous côtés et, dans quelque hypothèse que l'on se place, nous ne serons jamais, sur ce point, les tributaires ni de l'Allemagne ni de nulle autre puissance.

Le Czar.—Gatchina.

Depuis huit jours—écrit Jacques St. Cère, dans le *Figaro*—les yeux du monde entier sont tournés vers la résidence actuelle du Czar, car la raison actuelle du secret de l'erreur; de cette demeure sortira la guerre ou la paix. On a beaucoup parlé de ce qui se passait dans le château. Mais personne n'a donné jusqu'à présent des détails sur la résidence elle-même.

Voici ce que nous avons pu apprendre de la bouche de gens qui y ont été souvent appelés par leur service auprès des souverains de la Russie.

Gatchina est situé entre les deux résidences d'été Tsarkoé-Selo et Krasnoé-Selo. Jusqu'à l'avènement d'Alexandre III, on avait très peu parlé du château de Gatchina. On connaissait surtout le chenil de Gatchina, qui était célèbre. Quand le czar Nicolas voulait prouver à quelqu'un de sa cour sa bienveillance, il lui donnait un chien de la meute de Gatchina. Le château a été construit par Pierre-le-Grand, qui le donna à sa sœur Nathalie. L'impératrice Catherine le donna à Orlof. Il fut fait de grands changements, y ajouta deux ailes et appela un architecte italien, Rinaldi, pour décorer l'intérieur du château. A la mort du favori, l'impératrice racheta le château et le mit à la disposition du grand-duc Paul, qui y passa pendant de longues années. Depuis, le château n'avait été habité que fort rarement.

Gatchina a la forme d'un carré allongé: à chaque coin s'élève une tour. Il y a trois étages: le premier est soutenu par des colonnes en marbre de Finlande. L'intérieur du château n'offre rien de particulier: c'est un château comme un autre. Depuis quelques années, cependant, l'impératrice a fait venir des tableaux: l'Ermitage et le Palais-d'Hiver en ont été mis à contribution. Le parc qui entoure le château est admirablement planté: la nature, du reste, avait facilité la tâche des jardiniers, une petite rivière et deux petits lacs se trouvent dans le parc, qui est clos de murs. La forêt qui vient après le parc est également close. Ce travail a été entrepris qu'il y a cinq ans et a coûté des sommes énormes.

Il va sans dire que la surveillance dans le château et autour du parc est excessivement rigoureuse. Les routes qui aboutissent à Gatchina sont toujours sillonnées par des patrouilles qui arrêtent tous les passants et leur demandent leurs papiers; la station du chemin de fer est également surveillée, bien qu'elle ne serve qu'aux besoins de la cour. Les personnes qui ne font pas partie du service impérial ne peuvent ni monter dans un train ni en descendre à la station de Gatchina. Autour du mur du parc, il y a une chaîne de sentinelles, qui sont placées à une distance de vingt-cinq mètres les unes des autres et que l'on relève toutes les heures pour que tout relâchement dans la surveillance soit impossible. L'entrée dans le parc et dans le château n'est permise, même aux domestiques, même aux employés du cabinet impérial, que sur l'vu d'une carte de circulation, carte dont le couleur change tous les huit jours. De plus, défense est faite aux personnes habitant le château, et quel que soit leur rang à la cour, de fermer les portes de leurs appartements la nuit ou le jour. Le général Richter, surveillant général des logements impériaux, et le général Tscherewin, chef de la police de sûreté impériale, ont le droit de faire quand bon leur semble des perquisitions dans toutes les chambres.

On voit donc que toutes les mesures de précaution sont prises et bien prises. La tâche était d'autant plus difficile que les hôtes du château ne veulent pas s'apercevoir de la présence de la police. Le Czar veut bien que l'on veille à la sûreté de sa personne, mais il ne veut en rien renoncer à ses distractions favorites: les promenades, les chasses, la pêche, le canotage. Il va souvent seul dans le bois qui avoisine le château, et il est arrivé plusieurs fois que des agents de police qui l'arrivaient ont été pris pour des conspirateurs. L'impératrice, qui est toujours remplie de craintes et qui ne veut pas les laisser voir, a fait bâtir deux longues galeries dans lesquelles elle a amoncelé tout ce qui peut distraire le Czar.

Elle a obtenu après bien des prières que l'Empereur ferait sa promenade quotidienne dans ces galeries, tout au moins quand le temps est mauvais. Les souverains font souvent des promenades en voiture ou bien ils vont passer quelques heures à Saint-Pétersbourg, qui n'est qu'à 10 kilomètres de Gatchina. Là encore le Czar ne veut pas d'escortes militaires. Il fait preuve, dans les circonstances actuelles d'un courage et d'un sang-froid remarquables. On l'a vu, il n'y a pas un mois, se mêler à la foule pendant un incendie qui ravageait une des rues les plus étroites de la capitale. L'aide de camp qui l'accompagnait dans cette occasion périllieuse disait le lendemain: "J'aimerais mieux marcher seul dans une rue aux deux bouts de laquelle seraient braqués des canons que de me retrouver dans cette foule."

Autour de Gatchina est un véritable camp, et on ne croirait pas, en passant l'on chemin de fer, que la ville grande n'est là que pour garder un homme, le chef de 240 millions de sujets! Et c'est pourtant vrai. Le Czar est obligé d'habiter un petit château bâti au milieu d'une plaine désolée, un château qui n'a aucun passé historique, qui n'est comparable ni à Versailles, ni à Windsor, ni à Schœnbrunn, ni à Potsdam, et tout cela parce qu'une poignée de fanatiques ne recule devant aucun crime pour arriver à un but qu'ils savent absolument chimérique! Le Czar aime son peuple de tout un peuple. Quant aux sentiments de la France, le Czar les connaît mieux que personne, et les journaux allemands en seront pour leurs frais d'imagination quand ils viendront raconter que l'empereur de Russie s'est montré fort irrité des manifestations hostiles tenus à Paris le 13 mars; il le sait mieux que bien davantage et il sait quelle nationalité appartenait l'immense majorité de ceux qui assistaient à ces séances.

Le *Figaro* publie une correspondance qu'il date de Gatchina et où il attribue au Czar des déclarations importantes. Voici un extrait, à titre de renseignement.

"La France et la Russie, comprenant leurs véritables intérêts, ne doivent pas vouloir une alliance signée entre elles. Ce serait tout compromettre et marcher droit à la guerre. Mais elles doivent en toutes circonstances manifester une action parallèle, unie.

"Ainsi, par exemple, tout deux amis qui, tombés dans une réunion hostile, ne se donnent pas ouvertement la main, afin de ne pas provoquer une bagarre, mais se la pressent silencieusement avant d'entrer, comme un gage de l'appui mutuel qu'ils se prêteront en cas de péril.... On s'est jeté un coup d'œil, on s'est compris, on s'est tacitement entendu; cela suffit et ce serait courir follement à des complications que de vouloir sceller par un pacte compromettant cet échange de main maçonnique, échangée sur le œuil.

"Je dirai plus. Le gouvernement russe est tenu non seulement à la prudence de son président, mais encore à la prévoyance du lendemain. Devant l'instabilité des choses françaises, devant la possibilité du retour aux affaires d'un parti désireux de l'alliance allemande, parti à la tête duquel se trouve M. Jules Ferry, il ne doit pas plus se livrer aux déceptions d'un avenir inconnu qu'il ne veut se laisser reprendre aux séductions trompeuses de ses alliés d'hier.

"Il est donc inutile d'avoir, entre la France et la Russie, une entente formelle. Il suffit qu'une parfaite harmonie d'idées et de conduite entretienne leur amitié à l'état latent et ne laisse aucune place aux germes de désunion que l'on s'efforcera de semer entre plus."

Statistique des incendies à Paris, en 1886.

Le rapport du colonel Couston, commandant le régiment des sapeurs-pompiers de Paris, contient, sur le nombre des incendies en 1886, des renseignements intéressants.

Le régiment compte un effectif de 1,744 hommes, dont 51 officiers, répartis en deux bataillons à 6 compagnies.

Les douze compagnies sont logées dans onze casernes, ayant chacune un périmètre déterminé.

Dans chaque caserne un poste composé d'un officier, de trois sous-officiers, de trois caporaux, de huit sapeurs, d'un cocher et d'un clairon ferme la permanence, disposant de pompes à bras, d'une échelle de sauvetage, d'un ventilateur et de lampes de sûreté.

Indépendamment des onze casernes, on compte onze postes de machines à vapeur, installés, avec tous les perfectionnements désirables: chaudières renfermant de l'eau chaude permettant de mettre les machines en pression en quelques minutes; chevaux tout attelés vivant se placer pour ainsi dire d'eux-mêmes aux brancards, dès que la sonnerie d'alarme a retenti.

Chaque poste de pompe à vapeur, outre sa machine, comprend un dévidoir ayant 800 mètres de tuyaux. Le tout est manœuvré par neuf hommes, dont deux cochers, sous le commandement d'un sous-officier. Dans l'enceinte de Paris, il y a, en dehors de ces postes principaux, 138 postes secondaires, classés de la façon suivante :

Sur les points où la pression des réservoirs de la Ville est faible, il y a dans les postes une pompe à bras. Ces postes, au nombre de 14, ont en outre comme matériel un scaphandre et une lampe de sûreté.

Partout où la pression est forte, le poste n'a en sa possession qu'un dévidoir de 120 mètres, qui est visé au moment de s'en servir sur la prise d'eau la plus voisine du lieu de l'incendie. Ces postes, au nombre de 85, ont reçu le nom de postes-vigie.

Enfin, il y a 36 postes mixtes renfermant à la fois une pompe et un dévidoir, dans les quartiers où l'eau a assez de pression pour que celle-ci soit utilisée, mais pas assez cependant pour atteindre les étages supérieurs des maisons. En dehors de tous ces postes, le régiment des sapeurs-pompiers a à fournir le service de 26 théâtres ou établissements publics.

La nombre des bouches d'eau susceptibles d'être utilisées s'élève actuellement au nombre de 3,329, et presque toutes ces bouches sont situées sur la voie publique.

Pour donner l'alarme, le régiment des sapeurs-pompiers possède et entretient un réseau télégraphique d'une longueur de 561,178 mètres de fils. Les postes d'appel, au nombre de 207, sont tous desservis par des soldats du régiment. En outre, 32 théâtres sont en communication avec les postes les plus voisins, de même que 37 établissements publics ou privés. Il faut ajouter à ce total les avertisseurs d'incendie placés dans les rues, qui sont encore peu nombreux, mais que l'on s'occupe de multiplier prochainement.

Pendant l'année 1886, les pompiers ont eu à combattre : 714 incendies sans gravité, tels que feux de planchers, de chambres, de caves, de théâtres; 198 incendies offrant assez de gravité, provenant d'ateliers d'ouvriers en bois, de feux d'usines, de fabriques, d'appartements, de hangars, de greniers à fourrages et de dépôts d'alcool; 11 incendies ayant été très graves. Soit un total de 923 incendies, sans parler de 1,721 feux de cheminées et de 108 fausses alertes.

Pour prendre de l'embonpoint et accroître ses forces, il faut faire usage après chaque repas de Scott's Emulsion de Gaz Hypophosphite. Cette préparation aussi agréable au palais que facile à digérer, est recommandée par les médecins qui en prennent et améliorent eux-mêmes. Pour s'en convaincre, il suffit d'en faire l'essai après un refroidissement. Pour la phthisie, les affections des bronches, cette émulsion n'a pas d'égale. Le témoignage suivant d'un praticien le démontre. Il dit : "Scott's Emulsion m'a rendu mes malades et un heureux résultat. Dans peu de temps gagne quatre livres.—Dr. Palmer, Alabama.

Dentiste recommandé le 13 mai 1887, à 3 heures de l'après-midi. Mme WILLIAM HANNAH MAN née Elizabeth Anais Sheldon âgée de 39 ans, native de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Hanaman et Sheldon sont priés d'assister aux funérailles sans autre invitation spéciale aussi à la présente qui en tient lieu. Le convoi funèbre partira de la dernière résid